

MARCEL PROUST À HORACE FINALY

[Mardi 3 mai 1921]

Mon cher Horace

(Permetts à quelqu'un que ta douleur fait sangloter de te redonner le prénom par lequel il s'adressait jadis à toi), je suis bouleversé par ce que je viens d'apprendre, je n'ai pas l'égoïsme de ne pas penser tout d'abord à toi, à ton désespoir, à la charmante femme que je vis il y a un mois, si belle, à son fils orphelin. C'est là-dessus que je pleure surtout et que la chère Madame Finaly ne connaisse plus la douceur (du moins ce devait en être une pour elle, pour moi c'est un fléau) de vivre. Mais aussi je pleure du regret personnel, maintenant que je la connaissais, de penser que je ne la verrai jamais plus. Si on cherchait à s'éviter le plus de chagrin possible, je regretterais de l'avoir jamais vue, pour ne pas avoir une si poignante tristesse. Mais j'aime mieux l'avoir vue, causé avec elle, parceque je me sens plus près de ton cœur, de ta souffrance. Et je te serai moins étranger parceque tu penseras que je l'ai vue, que je te comprends mieux. Je ne me souviens pas exactement du nom de ton beau fils. C'est pour cela que je ne lui écris pas, mais je t'en prie dis lui que je sais ce que c'est que d'avoir perdu sa mère (j'ai perdu la mienne dans des circonstances affreuses) et que je le plains du plus profond de mon cœur. Si tu crois qu'une lettre de moi puisse lui être de quelque douceur ce que je ne crois pas car il ne me connaît pas, et dans des jours pareils rien ne vous est plus, je ferais demander son nom chez toi. Je ne vais pas chez toi, où du reste tu ne me recevrais pas sans doute car je ne pourrais faire un pas hors de mon lit sans tomber, mais quand je le pourrai je te ferai demander si tu veux que j'aie te voir ou non, je me figure que ta douleur est de celles qui veulent la solitude entière mais je ne serais pas bien gênant, je ne te parlerais pas et me contenterais de pleurer près de toi. Mon cher Horace je suis épouvanté quand je pense à tant de chagrins qui t'ont frappé. Combien ai-je eu à t'écrire de lettres de condoléances ! -. Cher Horace tu me grondais l'autre jour (quand Madame Finaly n'était sans doute pas encore malade) pour une première gerbe. Tu me permettras de t'envoyer demain la dernière gerbe. Elle ne sera pas vue de celle à qui elle sera destinée. Elle n'ornera pas un joli appartement. Tu la déposeras pour moi sur un tombeau. Tout à toi, sans que ma pensée puisse se détacher un instant de toi et d'elle

MARCEL PROUST